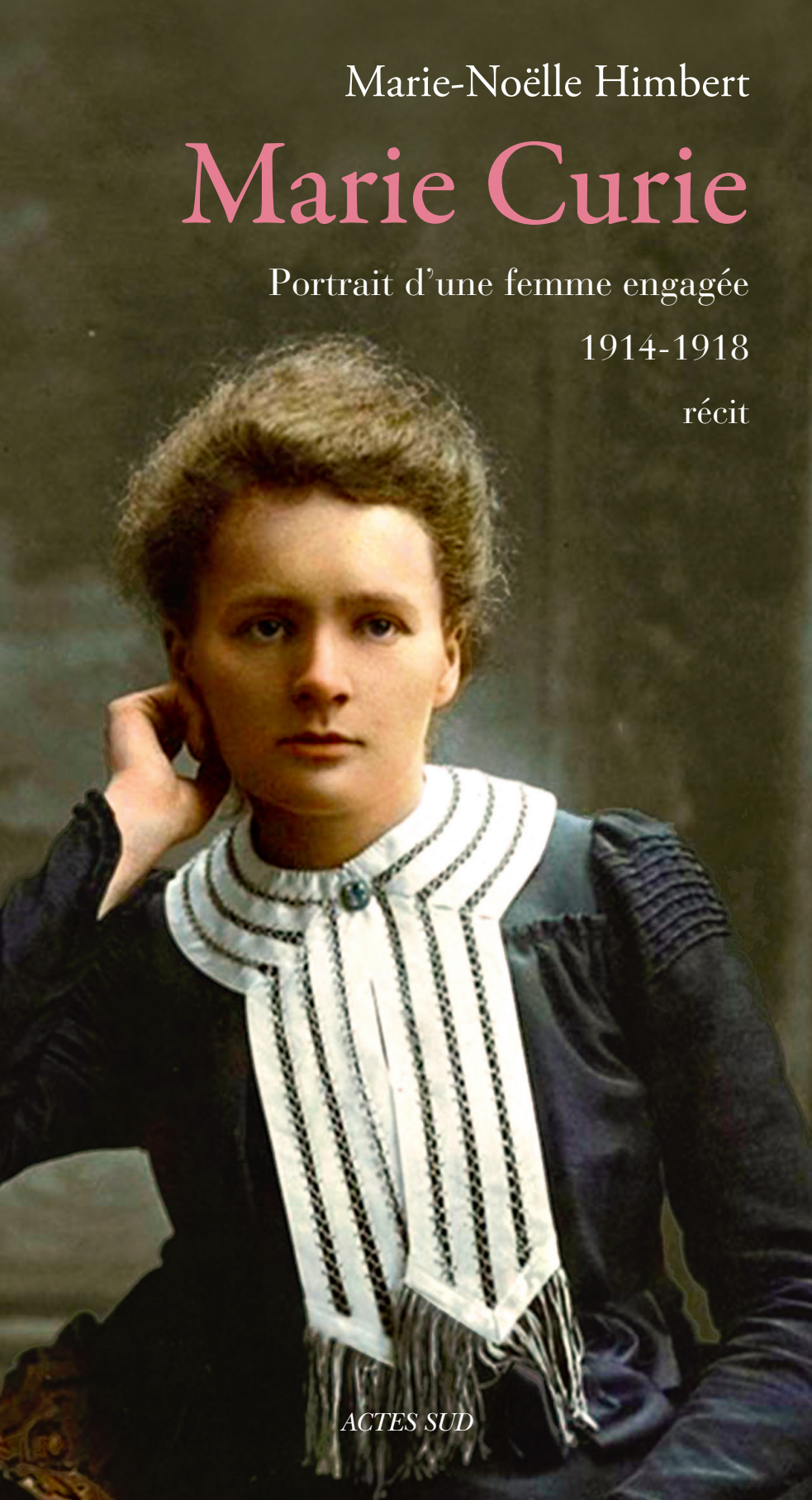
Marie-Noëlle Himbert

# Marie Curie

## Portrait d'une femme engagée

1914-1918

récit



ACTES SUD

Marie Curie était une femme insaisissable, cadenassée. Le récit de ses activités, parfois clandestines, durant la Première Guerre mondiale, éclaire d'un jour nouveau la face méconnue de ce personnage célèbre : son engagement et son humanité.

En août 1914, Marie Curie est une femme seule. Ses découvertes, ses deux prix Nobel sont derrière elle, et son époux Pierre est mort depuis huit ans. Ce qu'elle va entreprendre durant ces quatre années de guerre, sur les lignes de front, au plus près des blessés, la rappelle à la vie.

Elle fait acheminer vers l'avant, malgré le risque et contre les autorités, le matériel et les techniques des rayons X qui vont permettre la localisation, et donc l'extraction, des éclats d'obus.

Mais pour y parvenir, il lui faut tricher, défier les règles, se battre, et oser emmener sa fille Irène, dix-sept ans, sur les routes en guerre, puis la lâcher, seule, dans des hôpitaux de l'avant.

Bilan de cette guerre de Marie Curie : vingt voitures radiologiques sur le front, plus de deux cents postes fixes dans les hôpitaux, cent quatre-vingts manipulatrices radio formées dans son école. Plus d'un million de soldats furent secourus par ses installations, mille d'entre eux de ses propres mains. Elle révèle dans un texte inédit ce que ces faits de guerre lui ont apportés : "une grande douceur".

Bien des archives consultées par Marie-Noëlle Himbert n'avaient jamais été exploitées ; certaines, issues des documents personnels de la famille du Pr Claudius Regaud, étant même jusqu'ici inconnues. Cent ans après, Marie Curie, sa fougue, son insolence, son génie viennent encore nous toucher.



Marie Curie au volant d'une voiture radiologique en 1917

DU MÊME AUTEUR

*LE MYSTÈRE DES JUMEAUX*, Perrin, 2009.
*LE ROBOT PENSANT*, Les Éditions du moment, 2012.
*KEVIN STAUT, L'ÉLÉGANCE DE LA LIBERTÉ*, Actes Sud, 2012.

Photographie de couverture : Portrait de Marie Curie

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-04709-2

MARIE-NOËLLE HIMBERT

# Marie Curie

## Portrait d'une femme engagée 1914-1918

récit

*ACTES SUD*

*Si je vois autour de moi quelque chose de vital, c'est précisément l'esprit d'aventure qui paraît indéracinable et s'apparente à la curiosité.*

Marie Curie,
*Discours de Madrid sur l'avenir de la culture*, 1933.

## YEUX : GRIS-BLEU

"Visage : *ovale.*
Front : *haut.*
Menton : *rond.*"

Sur le *Permis de circuler par véhicule automobile*[*1], délivré par le Grand Quartier général des armées, les tampons paraphés se bousculent, d'où émerge un portrait. *Signalement du Porteur du présent Permis* : une ébauche de peintre tracée par un planton.

Pour écrire ces lignes, il a dû l'observer. Assis à son bureau, le va-et-vient des yeux, du visage au papier.

"Nez… *moyen.*"

Comme les crayonnés d'un dessin animé, au fil des pages qui tournent, tapissées de ces laissez-passer, l'image s'anime. Et bientôt la couleur apparaît.

"Cheveux : *blond-gris.*"

Dans l'immense, studieuse salle ovale de la Bibliothèque nationale, aux arcades enchâssées de livres qui montent à l'assaut de la belle verrière, des loupiotes signalent une présence. Inclinés en silence devant des ouvrages anciens – certains si précieux qu'ils reposent sur un coussin de velours –, des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, cherchent ce qui les unit aux vivants d'autrefois, dans les traces écrites qui leur ont survécu.

* Les notes figurent en fin d'ouvrage, p. 177.

À l'écart, dissimulés par une cloison, s'alignent sagement les antiques projecteurs dédiés aux microfilms. Les écrans désuets et ronflants sont encore trop modernes pour être exposés dans l'antre du papier. Et c'est là, fichier NAF 18437, fonds Pierre et Marie Curie, *Papiers et correspondance*, dans cette chambre noire de l'histoire, que des documents de cent ans assument leur fonction chimique de révélateur. *Marie Curie, Documents concernant la Première Guerre mondiale*, yeux : *gris-bleu*.

Elle n'est plus tout à fait cette image figée des photos noir et blanc dont elle ne voulait pas et qui la montrent austère. Quelqu'un – ce planton – la regarde, la scrute pour trouver les mots justes qui rempliront les cases de son formulaire, bouche : *régulière*. Elle est là, elle a vécu. Elle est vivante.

— Taille ?
— Un mètre soixante-trois.
— … Âge ?
Deux ans, déjà, que l'Europe est en guerre, bien des frontières sont tombées, les corps se touchent et se mettent à nu, eux qui osaient à peine se frôler habillés, douces mains des femmes sur corps d'hommes broyés.
— Cinquante ans.
Elle signe, de son écriture appliquée, le désiré laissez-passer.
"Il est permis à Madame Curie, de l'Institut, demeurant à Paris, 36 quai de Béthune, de se rendre à Amiens, Montdidier et les ambulances[2] voisines, Compiègne, Villers-Cotterêts et les ambulances voisines, en voiture automobile n° 686-X-9." Coup de tampon. "Délivré le 10 mai 1916."
Et non, ce n'est pas le planton qui la dévisageait mais l'un des chefs d'orchestre du grand champ de bataille, aide-major général, grand prévôt de l'Armée, chef du 2e bureau de la 8e armée… chaque fois un nouveau gradé qu'il lui fallait convaincre, envoûter, menacer ou duper, elle, la femme, la civile. Elle, qui se méfiait de toute autorité.

Sauf-conduit. Laissez-passer. Ordre de mission. Feuille de route. Autorisation spéciale. Une cascade de papiers officiels pleut sur l'écran cacochyme qui redouble d'un effort sonore pour ne pas lâcher. La silhouette lointaine dans sa robe noire commence à se mouvoir, dessinant un chemin dans lequel on s'engage. Dunkerque. Calais. Poperinghe. Verdun. Les canons déchiquettent. Les hommes crient. Marie est là.

Un *Permis* barré d'une large croix attire le regard. N° 12057. Celui-là semble différent. Plus chargé que les autres. *Signes particuliers* : là où partout ailleurs il n'y a que du blanc, quelqu'un – planton ou gradé – a cru bon d'ajouter : "Née à Varsovie le 7 novembre 1867."

Une femme, une civile et une étrangère.

Marie signe le laissez-passer. Mais cette fois l'écriture est incisive, penchée. Elle ajoute et souligne : "*nationalité française*, née Skłodowska Marie, mariée à Pierre Curie le 26 juillet 1895 à Sceaux (Seine)".

Est-ce bien elle qui a posé ces mots sur le document officiel ? Ces deux années de guerre lui ont-elles donné la rage de défier le gradé qui l'observe derrière son bureau ? Yeux gris-bleu dans les yeux.

À bien y regarder, ce sont ses lettres. Ce C enroulé, à la manière des jeunes fougères. Et ce *k* presque calligraphique, qui fait le beau dans la foule de gens simples formée par tout le reste de notre alphabet.

Mais il faut être sûr. Photocopie du document. Quelques jours plus tard, présentation à l'un des détenteurs de l'histoire officielle de 14-18 ; l'un de ceux qui croyaient – c'est ce que disent leurs archives – que le rôle de Marie, dans cette Grande Guerre, n'était qu'une goutte d'eau. Médecin général inspecteur du Service de santé des armées, historien. Très courtois, bienveillant, ouvert aux découvertes.

Il regarde, se penche pour mieux voir et très vite, avec un geste de recul, il se lance.

— Mais oui, c'est bien son écriture.

Et comme si lui aussi maintenant, devant ce document, se trouvait face à la dame en noir qui le défie de son mètre soixante-trois, il se parle à lui-même.

— Elle est gonflée, tout de même !

Dans sa voix il y a tout à la fois le respect pour la règle, ce monde qui est le sien, et un commencement d'autre chose, une pointe d'admiration pour la petite dame. Oui, Marie Curie née Skłodowska, l'immigrée polonaise venue à Paris pour faire ses études, la première femme de science mondialement connue, la double prix Nobel dont les découvertes abyssales nous ont ouvert la porte d'un nouveau monde, est gonflée.

Si les archives du Service de santé des armées ne nous disaient pas tout, c'est que la grande savante n'a pas toujours agi de manière officielle. Ici, dans la salle ovale, des milliers de notes, factures, agendas, brouillons, lettres et télégrammes révèlent les activités clandestines de Marie Curie durant le grand conflit, et la révèlent aussi.

Et, enfoui dans la pléthore des dossiers Curie conservés par la Bibliothèque nationale, il y a ce manuscrit, daté de 1919, dormant, attendant que quelqu'un vienne le réveiller.

"Je causais avec les chefs, je demandais des autorisations, je m'en passais quand cela semblait préférable", écrit-elle de sa main dans ce texte inédit, où elle raconte sa guerre[3].

Depuis le premier jour.

# 1914

## DEUX CENT MILLE MORTS

# L'UN DE NOUS DEUX

*L'Arcouest, 1er août 1914*

*Ma chère Marie,*

*Nous sommes tous unanimes ici à vous demander de partir de Paris tout de suite pour nous rejoindre. Si vous attendez seulement jusqu'à lundi, le voyage peut être difficile, sinon impossible, à cause des trains militaires.*

*Nous avons appris ce matin, avec une bien douloureuse émotion, l'assassinat de Jaurès…*

[…] *Nous avons appris aussi la mobilisation russe, et nous nous attendons à apprendre demain la mobilisation allemande et la mobilisation française.*

[…] *À lundi matin, j'espère. Je vous embrasse bien tendrement.*

*Henriette Perrin*

*Les dépêches privées ne partent plus d'ici*[1].

Tout est allé si vite. Il y a quelques jours, les lettres de l'Arcouest racontaient les bains de mer et les escapades sur le voilier du "Capitaine", ce vieux célibataire, bourru et généreux, en complet de flanelle, qui ouvre grands à tous sa maison et son bateau. Lorsqu'il ne navigue pas, le "pacha" enseigne l'histoire à la Sorbonne.

Ils sont tous en vacances là-bas ; les fidèles, ceux qu'elle aime et qui parlent le même langage. Ceux qui l'ont protégée quand on l'a attaquée. Émile Borel, le mathématicien,

“drapé dans un peignoir comme un empereur romain dans sa toge[2]”. Jean Perrin, le physicien, qui commence toutes ses lettres par “Ma chère grande Amie”. Et cette chère Henriette, l’une des rares personnes qui l’appellent Marie. Ses intimes d’autrefois, qui l’ont connue enfant, elle les a quittés en quittant la Pologne. Et là-bas on l’appelle Mania.

Le petit cercle des chercheurs et professeurs de la Sorbonne a rejoint sa colonie d’été, un village breton où ces irréductibles, quand ils ne refont pas le monde, jouent aux cartes ou aux mimes et chantent entre deux plongeons.

Marie est seule à Paris. Du travail à finir et ce laboratoire qu’il faut commencer à ranger en vue de son déménagement. Du 12, rue Cuvier au 1, rue Pierre-Curie. Seule aussi dans sa vie.

Là aussi tout est allé vite, le malheur est pressé. C’était il y a huit ans, elle en avait trente-huit. Ils revenaient de quelques jours à la campagne avec les filles, pour les vacances de Pâques. Ève était encore presque un bébé, elle faisait rire son père. Irène courait torse nu derrière les papillons. Il faisait beau.

“Mort tragique de M. Curie” titre, en gras caractères, la presse du 20 avril 1906[3]. “Le grand savant qui collabora à la découverte du radium a trouvé la mort, hier, sous les roues d’un camion. – La science française en deuil.” Avec une photo à la une de Pierre et Marie Curie dans leur laboratoire de fortune. Le monde entier la connaissait, cette photographie, on l’avait publiée partout lorsque les deux époux avaient reçu leur prix Nobel, une gloire pour la France. Et puis, en bas à gauche de cette grande page, un petit médaillon : “Le camion meurtrier.” Une carriole bâchée à laquelle sont attelés deux vagues chevaux de trait, qui attendent. Et une petite croix, tracée sur la photo, avec une mention entre parenthèses : “La croix indique la roue qui écrasa le crâne de M. Curie.” Délicatesse de journaliste.

Il pleuvait.

Pierre sous son parapluie est coincé derrière un fiacre arrêté, embouteillage dans les rues de Paris. Il se faufile pour le dépasser, ne voit pas le camion qui vient de s'engager. La première roue l'évite, pas celle de la croix.

"À quoi rêvait-il encore ?" balbutia le vieux docteur Eugène lorsqu'on vint lui apprendre la mort de son fils.

Et Marie, qui rentre à la maison à la fin de la journée, ne sait rien encore, les voit tous là. Marie qui ne comprend pas. Puis réclame le corps et s'enferme avec lui dans la chambre du bas. Enlèvera du cercueil "l'affreux chiffon noir" pour le couvrir de fleurs. Prendra un cahier d'écolier. Une plume. Et lui parlera.

> Pierre, mon Pierre, tu es là calme comme un pauvre blessé qui se repose en dormant la tête enveloppée. Et ta figure est encore douce et sereine, c'est encore toi enfermé dans un rêve dont tu ne peux sortir. Tes lèvres que jadis j'appelais gourmandes sont blêmes et décolorées. Ta petite barbe grisonnante ; on voit à peine tes cheveux car la blessure commence là, et on peut voir l'os au-dessus du front à droite qui a sauté. Oh ! comme tu as eu mal, comme tu as saigné, tes habits sont inondés de sang. Quel choc terrible a subi ta pauvre tête que je caressais si souvent, en la prenant de mes deux mains. Et j'ai encore baisé tes paupières que si souvent tu fermais pour que je les embrasse en m'offrant la tête d'un mouvement familier[4].

Elle veut tout écrire pour ne rien oublier, tout lui raconter.

Ces derniers jours passés ensemble. "Nous dormions blottis l'un contre l'autre comme d'ordinaire", "nous partîmes tous chercher du lait à la ferme", "tu as relevé la selle de la bicyclette d'Irène". La sieste contre la meule de foin : "J'ai ôté mon jupon de dessous pour que tu ne restes pas assis par terre sans rien, tu m'as traitée de folle et tu m'as grondée, mais je n'écoutais pas, j'avais peur que tu ne prennes du mal." Les "mares aux nénuphars" et le chemin du bois – "nous y trouvâmes quelques pervenches ravissantes et des

violettes". "Nous avons aussi cueilli des branches de mahonia fleuri, et nous avons fait un grand bouquet de grosses renoncules d'eau que tu aimais tant. Ce bouquet, tu l'as emporté à Paris le lendemain et il vivait encore quand tu étais mort."

Elle écrit, "dans le silence de ce laboratoire, où je ne pensais pas avoir à vivre sans toi". Elle grave sa souffrance dans le cahier ligné. "Dans la rue je marche comme hypnotisée, sans souci de rien. Je ne me tuerai pas, je n'ai même pas le désir du suicide. Mais parmi toutes ces voitures, n'y en aura-t-il pas une pour me faire partager le sort de mon aimé ?"

Le lendemain de sa mort, c'est là qu'elle est allée se réfugier, dans ce hangar misérable où ensemble ils ont cherché et trouvé. "J'ai essayé de faire une mesure, pour une courbe dont nous avions chacun fait quelques points. Mais au bout de quelque temps je sentis l'impossibilité de continuer. Ce laboratoire était d'une tristesse infinie et semblait un désert."

Il y a le tableau noir où Pierre enchantait ses élèves ou prenait son envol pour l'un de ces grands rêves qui l'emportaient au loin. Le quartz piézoélectrique qu'il a inventé et qui fut l'un des instruments de leur grande découverte. L'électromètre qu'il réglait de ses longs doigts habiles. Le poêle, sur lequel Marie réchauffait un semblant de repas lorsqu'ils travaillaient tard. Et ces étagères, faites de planches clouées, où brillait le radium dans le noir.

Bien des années plus tard, dans la seule courte autobiographie[5] que Marie consentit à écrire – et seulement en anglais, pour un éditeur américain –, elle racontera ces nuits de conte de fées. "L'une de nos joies était d'aller la nuit dans notre atelier ; tout autour de nous, apparaissaient alors les silhouettes délicatement lumineuses des bouteilles et coupelles qui contenaient nos produits. C'était un spectacle magnifique, que nous vivions chaque nuit comme si c'était la première nuit." Sur les premières épreuves de son livre, elle ajoute à la main : *"The glowing tubes looked like faint fairy lights*[6]*."* Marie aime les fleurs et la poésie.

— Les tubes luminescents nous semblaient douces lumières féeriques.

Ce produit qui illumine leurs nuits, Pierre et Marie l'ont cherché, longtemps. Marie lui demandait : "Comment l'imagines-tu ?" Pierre répondait simplement : "Je voudrais qu'il soit beau."

Le vœu fut exaucé. Ils choisirent alors de le baptiser. "Polonium." C'est ainsi qu'apparut sur la grande scène des sciences la substance qui allait bouleverser notre vision du monde. Polonium, "du nom du pays d'origine de l'un de nous[7]". Cinq mois plus tard vint le radium, nommé d'après cet autre mot, que Marie avait inventé : "radio-activité[8]".

L'un de nous deux. Ils présentaient toujours ainsi leurs découvertes à l'Académie des sciences. Là où beaucoup n'auraient cherché qu'à peser les parts respectives, aux fins d'attribution d'une gloire équitable, et où la plupart ont tout d'abord, par principe, fait pencher largement le poids de la balance en faveur de l'époux, eux voyaient le fruit de leur union.

Alors Marie écrit à Pierre, durant de longs mois, et se remet au travail. Car "ce laboratoire me fait comme une illusion de conserver un restant de ta vie et les marques de ton passage", et parce qu'ils se le sont promis. Quoi qu'il arrive, "il faudrait continuer" ; quand bien même on ne serait plus alors "qu'un corps sans âme".

Elle travaille et partage ; ce qui aurait dû être un honneur – première femme professeur à la Sorbonne – et ne fut que douleur. "Mon petit Pierre, je voudrais te dire que les faux ébéniers sont en fleurs, les glycines, les aubépines, les iris commencent, tu aurais aimé voir tout cela et te chauffer au soleil. Je veux te dire aussi qu'on m'a nommée à ta chaire et qu'il s'est trouvé des imbéciles pour m'en féliciter." "Je veux te dire que je n'aime plus le soleil ni les fleurs, leur vue me fait souffrir, je me sens mieux par les temps sombres comme le jour de ta mort, et si je n'ai pas pris le beau temps en haine c'est parce que nos enfants en ont besoin."

Et Marie fait, "au doux compagnon de ma vie", une promesse solennelle sur les pages lignées du cahier d'écolier. Ni l'un ni l'autre ne croyait en un dieu – elle l'a renié

enfant devant l'agonie de sa mère, lui a grandi dans la chaleur d'un Eugène libre-penseur. Mais elle s'accroche à l'espoir de le retrouver "dans l'autre vie, s'il y en a une. Il faut, si cela était, que je puisse te dire que j'ai fait mon possible pour me montrer digne de toi. C'est là maintenant la seule préoccupation de ma vie."

Alors non, chère Henriette, Marie n'ira pas à l'Arcouest. Car si, aujourd'hui, 1er août 1914, l'un de nous deux doit s'élever contre la barbarie, ce ne peut être que Marie. Elle est seule. Et elle reste à Paris.

IRÈNE CURIE ET ÈVE
*à l'Arcouest*
*par Ploubazlanec*
*Côtes-du-Nord*

Marie colle sur l'enveloppe une Marianne à 10 centimes, saisit le premier papier qui lui tombe sous la main – "Salon de lecture des Grands Magasins du Louvre" – et écrit à ses filles. Ève a neuf ans, Irène seize.

*Paris, le 1er août 1914*

*Chère Irène, chère Ève,*

*Les choses semblent tourner mal, nous attendons la mobilisation d'un moment à l'autre. Je ne sais si je pourrai partir car je ne serai pas prête avant lundi, et la communication pourra être coupée. Ne vous affolez pas. Soyez courageuses.*

[…] *Toi et moi, Irène, nous chercherons à nous rendre utiles*[9].

# RAYONS X

Les premiers devis sont datés du 15 août. Treize jours après la mobilisation. Onze jours après l'entrée en guerre.

Ce fichier NAF 18437 est une mine. Et le doute n'est pas permis. Les devis émanent de l'entreprise Drault et Raulot-Lapointe, constructeurs d'appareils de radiologie, et comportent tout le matériel nécessaire à l'aménagement d'installations fixes ou transportables, "avec groupe électrogène à essence". Le nom de Marie Curie n'y figure pas ; ils sont destinés au "Service de Santé militaire". Mais comment sont-ils arrivés sur son bureau ?

Plus loin, on trouve des croquis de tubes à rayons X, des plans métrés pour la réalisation de tables d'examen démontables, des informations détaillées sur les techniques de localisation de projectiles à l'intérieur du corps humain. Et les premières factures adressées personnellement à "Madame Curie", quatre semaines plus tard, par un autre constructeur d'électricité médicale, la maison Gaiffe. En août, Marie se documente ; en septembre, elle est opérationnelle.

D'où lui est venue cette idée ? Comment a-t-elle compris, alors que la guerre venait à peine de commencer, le rôle qu'allait jouer la radiologie dans le traitement des blessés ? Et pourquoi était-ce à elle de s'en préoccuper ?

Les rayons X, Marie Curie en maîtrise la théorie. Depuis qu'elle a repris la chaire de Pierre à la Sorbonne, elle leur consacre plusieurs heures de cours. C'est son domaine : une

découverte récente, issue de recherche pure en sciences physiques, qui est en quelque sorte à l'origine de ses propres travaux, et qui a de surcroît cette magie des coups de pouce du hasard.

8 novembre 1895, Allemagne. Le physicien Wilhelm Röntgen travaille dans son laboratoire. Comme beaucoup de chercheurs de son temps, il est fasciné par un phénomène étrange dont il tente de percer le secret : si l'on prend un tube de verre, à l'intérieur duquel on fait le vide, et qu'on y fait passer un courant électrique, le tube émet une lumière verte. Aucun savant au monde n'a encore trouvé d'explication rationnelle. On cherche dans tous les sens, on multiplie les expériences.

Ce jour-là, Röntgen décide d'entourer son tube de papier noir. C'est le papier qu'on utilise pour protéger les plaques photographiques : les rayons de lumière ne peuvent pas le traverser. Il fait l'obscurité dans son laboratoire. Puis envoie le courant électrique dans le tube.

C'est alors qu'à plusieurs mètres de là, à l'autre bout de son laboratoire, une lumière apparaît.

Surnaturel.

Röntgen sursaute, ne comprend pas, prend peur. Si peur qu'il appelle sa femme, "Bertha !… Bertha !", est-il devenu fou ? ses sens lui joueraient-ils un vilain tour ? Bertha accourt, calme l'époux et tente de comprendre ce qu'il s'efforce de lui expliquer. Röntgen répète sa manœuvre : cette lumière, qui apparaît à distance, chaque fois qu'il envoie le courant dans le tube emmitouflé de papier noir, est en fait émise par un écran fluorescent. C'est l'un des nombreux instruments de recherche qui s'accumulent dans son laboratoire : il a la propriété de renvoyer la lumière lorsqu'il en reçoit. Mais il n'en reçoit pas ! Entre le tube et l'écran, il n'y a aucun rayon de lumière, alors comment cela est-il possible ? On ne voit rien, et pourtant il doit bien y avoir quelque chose. Quelque chose d'invisible, suffisamment puissant pour traverser le papier noir et atteindre l'écran. Un rayon inconnu.

Pour être bien certain qu'il n'y a vraiment rien, pas même un tout petit rayon de lumière qui aurait échappé à sa